

# 1

Novembre 2000, depuis trois jours, il pleuvait sur Castelnaudary. Le Major Jean Puig de la brigade de recherches chaurienne, catalan de souche, plutôt habitué au vent et au soleil, n'appréciait pas du tout ce temps. Dès que le plafond était un peu trop bas, ce qui était le cas ce matin là, il était d'une humeur exécrationnelle. A son réveil, il avait compris qu'il allait passer une mauvaise journée. Une sacrée « casquette plombée » enserrait son crâne et sa bouche avait le même goût qu'elle aurait eu s'il avait avalé un faisan cru, mort depuis quinze jours. Monique entra dans la chambre et actionna le volet roulant électrique. Une faible lumière, plus grise que blanche, surprit Jean, et sa migraine redoubla de vigueur.

– « *Tu devais en tenir une bonne hier soir quand tu es rentré, tes ronflements étaient si bruyants que je suis allée dormir dans la chambre d'amis* », déclara Monique en guise de bonjour.

Jean se leva. Ses cheveux étaient en bataille, son teint livide et le fond de ses yeux avait viré au

jaune. Monique le regarda, il n'était vêtu que d'un caleçon froissé, et elle pensa instantanément que le Bernard qui l'avait séduite deux ans auparavant se trouvait à ce moment précis à des années lumières. La douche froide qu'il s'infligea fut salutaire. Une bonne douche glacée un lendemain de *cuite*, même en plein mois de novembre, n'avait rien d'une torture, bien au contraire. Jean Puig était considéré dans le monde judiciaire comme un très bon enquêteur, voire même comme l'un des meilleurs de la Gendarmerie languedocienne. Il avait gravi tous les échelons à la force des poignets, préparant ses examens pendant le peu de temps que lui laissaient ses affectations, toujours dans des unités surchargées de travail, où il ne comptait jamais ses heures. Il était âgé de cinquante trois ans, et en avait passé vingt huit dans la Gendarmerie Nationale. Gisèle son épouse, qui supportait difficilement la vie « *gendarmique* », lui avait déclaré un beau matin qu'elle désirait prendre un peu recul. Il ne l'avait jamais plus revue et n'avait eu de ses nouvelles que par avocats interposés. L'ex-madame Puig, vivait à l'autre bout du monde avec son nouvel amour, haut fonctionnaire aux affaires étrangères, qui changeait d'ambassade pratiquement tous les trois ans. Le couple n'avait jamais eu d'enfant, et cette séparation s'était finalement déroulée sans trop de problèmes. Jean Puig s'était-il mis à boire à cette période ?

Même pas. Le terme d'alcoolique ne convenait pas vraiment au vieux *pandore*, puisqu'il suffisait qu'une affaire importante se présente, pour qu'il cesse d'absorber la moindre goutte et ce pendant de très longues périodes si cela était nécessaire. En revanche, entre deux enquêtes intéressantes, c'était autre chose. De grande taille, largement au-dessus de la moyenne, bien charpenté, Jean Puig était plutôt bel homme, et lorsqu'il fixait son regard bleu sur les femmes, aucune n'y était insensible. C'est ce Jean là que Monique retrouva en sortant à son tour de la salle de bains.

– « Tu as *meilleure mine qu'au réveil* », lui lança-t-elle.

Monique Garcès, était médecin légiste à Carcassonne. Une jolie blondinette de cinquante ans qui en paraissait facilement dix de moins. De petite taille, bien proportionnée, elle était d'une élégance rare. Ses tailleurs, probablement hors de prix, étaient toujours du meilleur goût. A peine débarquée dans le département de l'Aude, le jour de son premier transport sur une scène de crime, elle avait été séduite par ce gendarme brun aux yeux bleus. Monique était divorcée et un certain temps lui avait été nécessaire pour se remettre du départ de son ex-époux, médecin légiste à Paris, qui l'avait quittée pour un sapeur-pompier de la capitale. Elle avait confié à Jean, lors de leur première sortie, que voir

son mari devenir homosexuel après quinze années de vie commune, était tout de même assez difficile à digérer. L'unique enfant du couple suivait déjà sa quatrième année à la faculté de médecine de Montpellier et désormais Monique était complètement remise de son aventure. Un métier passionnant et un *petit ami*, certes atypique, mais qui n'était pas dépourvu de qualités, suffisaient amplement à son bonheur.

– « *J'ai une autopsie importante ce matin dans le cadre d'un accident du travail, je file à l'hosto, et toi, quoi de prévu ?* »

– « *Pas grand-chose, c'est assez calme à la B.R en ce moment* ».

– « *Je me s'en suis doutée en sentant l'odeur de whisky qui flottait dans la chambre ce matin lorsque je t'ai réveillé. Je te dépose ?* »

– « *Non, marcher un peu après la douche froide finira de me remettre les idées en place. A ce soir toubib* ».

– « *A ce soir Major* ».

L'avenue des Pyrénées, n'était pas très loin de la caserne Roger. C'est Monique qui avait fait l'acquisition de cette villa qui dominait le grand Bassin du Canal du Midi. En suivant les quais, Jean n'était qu'à dix minutes de son lieu de travail. Avec sa magnifique terrasse arborée, Jean n'osait imaginer combien sa compagne avait dû déboursier lors de

l'achat de cette maison. Pour sa part, avant que son idylle avec Monique ne devienne un peu sérieuse, il vivait dans l'appartement de fonction, bien plus modeste, mis à sa disposition par la Gendarmerie au sein même de la caserne. Il était en outre propriétaire d'une maison familiale à Perpignan, la ville qui l'avait vu naître et où il retournait assez régulièrement. Le trajet jusqu'à la brigade n'était pas long, mais d'un bout à l'autre, le major pesta contre la météo. A son arrivée au bureau, le jeune gradé qui faisait équipe avec lui, était déjà attablé devant un ordinateur. Du haut de ses un mètre quatre vingt dix, Jean Puig, avait la fâcheuse habitude de surnommer ses collaborateurs, en les rebaptisant avec des noms empruntés généralement aux nains de Blanche Neige. Jérémy Marty, âgé de trente ans, ne comptait que quatre années d'ancienneté en unité de recherche. Bardé de diplômes, ce bac plus six, aurait pu intégrer directement l'école des officiers de la Gendarmerie, voire même la prestigieuse école de Saint-Cyr, mais pressé de passer à l'action, il avait opté pour la formule « moins de galons, plus d'action ». Il avait donc débuté sa carrière comme simple gendarme. C'était pour l'instant le seul point positif que Puig lui trouvait. Après l'obtention de son diplôme d'officier de police judiciaire, (O.P.J), il avait été nommé maréchal des logis chef. Bien évidemment, le major l'avait surnommé, « Prof »,

alors qu'il était loin d'être nain, puisqu'il mesurait un bon mètre soixante quinze.

– « *Quoi de neuf ce matin prof ?* », il n'obtint qu'un déprimant « *absolument rien major* ».

Aussi, lorsque le gendarme chargé de l'accueil à la caserne Roger, lui annonça la visite d'un certain Georges Camou, Jean Puig fut sur le point de l'envoyer paître, avant de se souvenir que Georges Camou, à une certaine époque, avait été un auxiliaire précieux dans une délicate affaire de meurtre d'enfant.

– « *Faites-le entrer* », aboya-t-il au téléphone.

Georges Camou s'excusa de déranger le major de la B.R, n'ayant aucune certitude concernant l'affaire qu'il venait lui rapporter. Il expliqua que sa première femme, dont il était divorcé depuis maintenant cinq ans, vivait avec un certain Bernard Lefèvre, un homme qui était soi-disant handicapé suite à un accident du travail. Lefèvre buvait plus que de raison, son ex-femme Catherine aussi d'ailleurs, et certains soirs, dans la maisonnette appartenant au père de Catherine, que le couple occupait, se déroulaient de véritables pugilats. Bien évidemment, Lefèvre sortait presque toujours vainqueur de ces bagarres d'ivrognes.

– « *Il y a des jours, j'ai pu le constater puisque j'habite moi aussi à Issel, Catherine se promenait avec une tête qui ressemblait à un pain de six kilos. Cet*

*enfoiré est peut-être handicapé, mais pas pour casser la gueule à sa compagne », précisa Georges Camou.*

– « *Que ton ex se fasse corriger ce n'est pas vraiment ton problème, non ?* », lança le major.

– « *Tu as raison, ce n'est pas cela qui me tracasse, d'ailleurs il y a maintenant des mois que je n'ai pas vu Catherine présentant des traces de coups. Non le problème, c'est que je l'ai rencontrée hier, puisque nous sommes en très bons termes, et celle-ci m'a confié que Lefèvre avait disparu depuis de nombreux mois. Il aurait quitté Issel en laissant toutes ses affaires et Catherine depuis n'a jamais reçu la moindre nouvelle. Elle craint qu'un soir où il était plus alcoolisé qu'à l'accoutumée, quelque chose de grave lui soit arrivé dans un coin reculé de campagne* ». Jean Puig acquiesça. Il informa ensuite Georges Camou, qu'en France, tout adulte avait parfaitement le droit de disparaître sans laisser de trace et sans donner de nouvelles. La seule obligation étant de ne pas partir lorsque l'on avait des enfants mineurs à sa charge, sous peine d'être poursuivi pour « abandon de famille ».

– « *Pour tout le reste, nous vivons dans un pays de liberté et chacun justement est libre d'aller où bon lui semble* ».

Le major se fit apporter une liasse d'imprimés à l'entête « Recherches dans l'intérêt des familles »<sup>1</sup>.

---

1. Une circulaire passée relativement inaperçue, datée du 26 avril 2013 a supprimé les R.I.F

– « Tu pourras les donner à ton ex, à charge pour elle de nous les ramener dûment remplis. Mais entendons-nous bien, tu préviens Catherine que son concubin sera certes inscrit dans le fichier des personnes recherchées, mais que personne ne le cherchera vraiment. En cas de contrôle, uniquement, il lui sera demandé s'il consent à communiquer ses coordonnées à la personne qui est à l'origine de la recherche. En cas de réponse négative, cette personne sera simplement informée qu'il est toujours vivant, et rien d'autre ».

Jean Puig le regrettait, il aurait aimé donner satisfaction à Georges Camou, mais il n'y avait vraiment aucun élément qui puisse laisser penser que cette disparition était inquiétante, ce qui l'aurait autorisé à mener des investigations beaucoup plus poussées. En quittant la Gendarmerie, Georges Camou s'adressant à Jean Puig, déclara :

– « Quand tu as cinq minutes, passe à la ferme sur le coup des 8 heures 30 que l'on puisse se taper un bon petit déjeuner comme à la grande époque. Il y a bien longtemps que plus personne ne vient, même pas tes collègues de la brigade ».

– « Je viendrai c'est promis », répondit le major.

Après le départ de Camou, la mauvaise humeur s'empara à nouveau de Jean Puig. Ces longues périodes beaucoup trop calmes n'étaient vraiment pas bonnes pour lui. Même le siècle avait à son avis mal

commencé. Onze mois après, il ressassait encore le passage à l'an 2000 version ministère de la défense. Il ne s'était absolument rien produit le 1<sup>er</sup> janvier à zéro heure et le déploiement de force mis en place par la Direction de la Gendarmerie Nationale lors de cette fameuse nuit, n'avait servi à rien du tout. Beaucoup de militaires avaient été mobilisés sur les routes, « et tout ça pour des prunes » songeait-il. Il pensait également à l'assassinat d'une jeune femme commis à Villepinte il y avait déjà quatre ans et qui n'était toujours pas résolu. Sa phobie du « crime parfait » accentuait sa mauvaise humeur dès qu'il évoquait cette affaire. Il se changea pour aller faire un petit footing le long du Canal du Midi. A son avis, le meilleur moyen pour récupérer des abus de la veille et pour cesser de grommeler après tout le monde. Sans la moindre gêne, alors que Jean Puig était en sous-vêtements, le gendarme féminin Sylvie Cros, entra dans la pièce. Elle était déjà en tenue de sport.

– « *Je peux t'accompagner ?* ».

– « *Comme tu veux Sylvie, mais je te préviens, je ne suis pas candidat au défibrillateur, si tu accélères je te laisse partir et basta, chacun pour soi* ».

– « *Pas de problème major, je viens juste pour me dégourdir les jambes* », répliqua l'enquêtrice avec un large sourire.